



**HAL**  
open science

## Des ronds-points au Capitole: corps et décors d'une colère politique

Rym Gerwig-Kireche, Philippe Marion

► **To cite this version:**

Rym Gerwig-Kireche, Philippe Marion. Des ronds-points au Capitole: corps et décors d'une colère politique. Quaderni, 2021, 104. hal-04043547

**HAL Id: hal-04043547**

**<https://hal.science/hal-04043547v1>**

Submitted on 23 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## Des ronds-points au Capitole : corps et décors d'une colère politique

Rym Kireche-Gerwig et Philippe Marion

« *Furor impius intus fremet horridus ore cruento<sup>1</sup>  
sic placitum. Veniet lustris labentibus aetas,  
cum domus Assaraci Phthiam clarasque Mycenae  
seruitio premet, ac uictis dominabitur Argis.  
Nascetur pulchra Troianus origine Caesar,  
imperium oceano, famam qui terminet astris, —  
Iulius, a magno demissum nomen Iulo.  
Hunc tu olim caelo, spoliis Orientis onustum,  
accipies securus ; uocabitur hic quoque uotis.  
Aspera tum positis mitescent saecula bellis ;  
cana Fides, et Vesta, Remo cum fratre Quirinus,  
iura dabunt ; dirae ferro et compagibus artis  
claudentur Belli portae ; Furor impius intus,  
saeua sedens super arma, et centum uinctus aenis  
post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.<sup>2</sup> »<sup>3</sup>*

Fureur, *furor*, colère, *cholera* sont autant de lexies qui renvoient à ce débordement hors de soi que revêt l'expression phénoménologique d'un désaccord dont le siège sensible se niche au creux de cette « humeur biliaire » particulière – telle qu'elle était alors décrite par la médecine occidentale médiévale – qu'est la colère. Le corps médiatise ainsi les différentes formes qu'elle peut emprunter à travers une panoplie de pratiques dont il nous paraît ici opportun d'analyser quelques-unes.

Nous souhaitons dans notre article interroger deux mouvements de contestation politique à travers lesquels la colère se donne à lire : celle des gilets jaunes d'une part et celle qui s'est exprimée dans la prise d'assaut du Capitole, le 6 janvier dernier aux Etats-Unis. Le rôle social de cet affect dans sa capacité à sédimenter et à consolider des désaccords politiques nous semble fondamental, sinon fondateur d'une communauté partageant les mêmes valeurs. Comme l'indiquent à juste titre Pinoska Nagy et Damien Boquet : « *En créant ou en réaffirmant l'identité émotionnelle du groupe, les affects contribuent au projet d'ordonner la société<sup>4</sup> car l'émotion peut servir de langage politique sur lequel un régime peut s'appuyer pour créer une identité en résistance ou en opposition à un autre régime.<sup>5</sup> »* Certes les identités des deux communautés auxquelles nous nous intéressons se distinguent à bien des égards et portent des revendications diamétralement opposées mais se rejoignent en un endroit particulier : elles empruntent toutes deux la voix<sup>6</sup> du corps en action comme vecteur d'expression d'un groupe en colère politique.

<sup>1</sup> « Un rugissement impie hérissé de sanglant ».

<sup>2</sup> « Ainsi en a-t-on décidé. Il viendra un temps, glissant de lustre en lustre,  
Où la maison d'Assaracus réduira Phthie et l'illustre Mycènes  
En servitude. Les Argiens auront été vaincus. C'est elle qui dominera.  
César naîtra, Troyen par sa belle origine,  
Et il repoussera la limite de l'empire à l'océan, son renom jusqu'aux astres,  
Jules sera son nom, découlant de l'ancien Iule.  
Toi-même un jour tu l'accueilleras au ciel, chargé des trophées  
De l'Orient, rassurée. Il sera lui aussi invoqué dans des prières.  
Alors ce sera la fin des guerres et la dureté des temps se changera en douceur.  
Les vénérables Fidès et Vesta, Quirinus avec son frère Rémus  
Dicteront les lois. De fer et de bois étroitement joints  
Seront fermées les funestes portes de la Guerre. Dedans la Fureur impie  
Trônant au-dessus des armes cruelles, par cent nœuds d'airains  
Liée dans le dos, grondera, hérissée, de sa gueule ensanglantée. »

<sup>3</sup> Virgile, *Énéide* I v. 283-296 | « La fin des guerres »

<sup>4</sup> Cf. Pinoska Nagy et Damien Boquet, *Sensible Moyen Âge, Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Éd. Le Seuil, coll. L'Université historique, 2015, p. 306.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Nous souscrivons en effet pleinement à la thèse de Fabienne Martin-Juchat selon laquelle : « Les corps vivants, les chairs communiquent sans avoir besoin d'un langage (au sens humain du terme) » (Cf. *L'aventure du corps, la communication corporelle, une voie vers l'émancipation*, Grenoble, PUG, 2020, p. 20).

Nous nous demand(er)ons alors : dans quelle mesure les espaces investis par les gilets jaunes d'une part et les assaillants du Capitole d'autre part, traduisent-ils des enjeux de pouvoir et de liberté liés à des performances des corps qui reconfigurent les scènes ainsi construites ?

Trois hypothèses scindent notre problématique : la première postule que la colère in-corporée est une réponse à l'ordre politique sémiotisé. La deuxième avance que la prise des espaces (public et privé) offre des spectacles d'une rare densité sémiotique où les performances des corps se font discours politiques en résonance intime avec le mouvement auxquels ils appartiennent. La troisième hypothèse, plus média-centrée, pose que le traitement médiatique de ces deux mouvements se fait à travers le prisme d'une « narratologie des colères ».

### « Gilets jaunes » : la colère comme réponse à l'ordre politique

*« Les révoltes n'ont pas de raisons. En revanche, elles ont une logique. Et celle-ci consiste précisément à briser les cadres au sein desquels sont normalement perçues les raisons de l'ordre et du désordre et les personnes aptes à en juger. Ces cadres, ce sont d'abord des usages de l'espace et du temps. Significativement ces « apolitiques » dont on a souligné l'extrême diversité idéologique ont repris la forme d'action des jeunesse indignées du mouvement des places, une forme que les étudiants en révolte avaient eux-mêmes empruntée aux ouvriers en grève : l'occupation.<sup>7</sup> »*

« *Des gens qui créent une scène de parole* »<sup>8</sup>. Voilà ce que traduisent les actes d'occupation des ronds-points par les gilets jaunes chaque samedi depuis le 17 novembre 2018. Si le mouvement s'est amorcé d'abord sur les réseaux sociaux un mois plus tôt, en réponse à l'annonce de la hausse du prix du carburant prévue pour janvier 2019, il a très rapidement dépassé la liste des revendications initiales principalement économiques et a fait irruption hors du cadre de l'écran sur les places publiques des ronds-points. Pas moins de 42 revendications ont été recensées parmi les voix désormais audibles des gilets jaunes, toutes travaillées par une quête de justice et d'égalité sociale. L'objet « gilet jaune », judicieusement choisi comme signifiant qui porte en lui le « signifié évanescant »<sup>9</sup> du labeur et du sauvetage, apparaît comme un cri fait de lumière et de couleur dans la grisaille médiatique politique et sociale. Le gilet que portent dans leurs coffres les conducteurs de véhicules est, rappelons-le, d'abord un objet destiné à être porté pour être vu sur la route. Par extension, il devient chez les êtres sociaux qui le portent tous les samedis dans un rituel de sociabilité qui se joue également sur les ronds-points et les rues, le signe manifeste fédérateur de ceux qui veulent désormais être vus pour pouvoir être enfin entendus. Cette quête de visibilité emprunte la couleur de la lumière, ce jaune qui « *dès le Moyen Âge [...] est une couleur maudite, celle des menteurs des hypocrites et des traîtres. Mais la couleur des*

---

<sup>7</sup> Jacques Rancière, « Les raisons de l'inexplicable – à propos des « gilets jaunes » », In : *AOC, Analyse Opinion Critique*, du 08.01.19, disponible à l'adresse suivante : <https://aoc.media/opinion/2019/01/08/vertus-de-linexplicable-a-propos-gilets-jaunes/?loggedin=true>

Consulté le 16.02.21.

<sup>8</sup> Propos de Jacques Rancière, à propos des Gilets Jaunes, dans une interview donnée sur *France Culture*, « La Grande Table d'Olivia Gesbert », le 12 décembre 2018 et transcrite le 21 janvier 2019 sur Le Blog de Guillemain Rodary, In : *Mediapart*, sous le titre « Jacques Rancière sur les Gilets Jaunes », disponible à l'adresse : <https://blogs.mediapart.fr/guillemain-rodary/blog/200119/jacques-ranciere-sur-les-gilets-jaunes>

Consulté le 16/02/21.

<sup>9</sup> Cf. Jacques Munier, « Sémiotique du gilet jaune », In : *Le journal des idées*, émission du 6/12/18 sur *France Culture*. Disponible à l'adresse suivante :

<https://www.franceculture.fr/emissions/le-journal-des-idees/le-journal-des-idees-du-jeudi-06-decembre-2018>

Consulté le 18.02.21.

*trompeurs – les « jaunes » du mouvement social, briseurs de grève et de syndicats collabos – est aussi celle des trompés : les cocus du théâtre de boulevard.<sup>10</sup> ».*

Si le « gilet jaune » est une « métaphore d'une partie de la société 'en détresse' et 'en panne', laissée sur le bas de la route, Marc Maffesoli [nous rappelle que] : 'Nous sommes entrés dans l'ère des « tribus », des réseaux, des petits groupes, et vivons à l'heure des rassemblements éphémères et effervescents<sup>11</sup> ».



*Figure 1 : communauté des gilets jaunes*

Cette image révèle le caractère fédérateur porté par le mouvement des gilets jaunes, dans une sorte d'ouverture à tous les « opprimé.e.s », les laissé.e.s pour compte du système. L'invitation clairement formulée par le slogan qui se détache sur fond blanc comme une promesse d'éclaircie dans le ciel azuré de l'arrière-plan, souligne encore cette ambition de partage de causes et de revendications communes, par-delà les classes sociales et catégories socio-professionnelles<sup>12</sup>. L'espace public investi est celui de la rue, libre et ouverte à tou.te.s, à l'instar de ce que prône le mouvement. La rue apparaît comme l'espace ouvert par excellence, qui conduit vers des possibles trajectoires à jamais ouvertes. Cette prise de l'espace public – qu'il se décline en rues, boulevards, avenues et ronds-points – offre une lecture de la performance politique placée sous le signe de la spontanéité, de l'immédiateté, en réponse presque instantanée au programme gouvernemental.

Au flux incessant de mots d'ordre entendus comme toujours plus inégalitaires du gouvernement, répondent ainsi ce qui peut s'apparenter à un stock de réponses instantanées, regroupables sous un même étendard : plus d'égalité sociale.

### **Les assaillants du Capitole : entre folklore et complotisme**

Abordons à présent la question de la prise d'espace par les assaillants du Capitole et dressons-en une rapide contextualisation historique. Des milliers d'émeutiers contestant la défaite de Donald Trump, le 6 janvier 2021, se retrouvent à Washington D.C. Leur mobilisation, incitée par le président sortant, avait pour ambition d'empêcher « la certification des résultats du vote du collège électoral de l'élection présidentielle américaine de 2020 et la victoire du président élu Joe Biden, alors que le

<sup>10</sup> Michel Pastoureau, cité par Jacques Munier, *Ibid.*

<sup>11</sup> Élodie Mielczareck, « Sémiologie du gilet jaune : Entre mots, symboles et imaginaires », In : *Revue politique et parlementaire*, À la Une n°1090 du 11 mars 2019. Disponible à l'adresse : <https://www.revuepolitique.fr/semiologie-du-gilet-jaune-entre-mots-symboles-et-imaginaires/#fnref-6996-48> Consulté le 18.02.21

<sup>12</sup> Bien que le traitement médiatique des gilets jaunes s'est principalement fait à travers le prisme de la contestation, de la « sédition » ou du « misérabilisme ». Nous en reparlerons plus loin..

117<sup>ème</sup> congrès des États-Unis est réuni au Capitole pour effectuer cette étape finale du processus électoral.<sup>13</sup> »

Sédimentés par un chef – Donald Trump lui-même –, les assaillants du Capitole font de leur performance politique, une parole de contestation amplifiée des résultats du scrutin présidentiel et de soutien au président sortant. Cette « parole-programme », dans la mesure où elle pose comme seul objectif la volonté de remettre sur la scène du pouvoir Donald Trump, est une parole performée par des corps mobilisés, dans une sorte d'immédiateté propre aux événements spontanés. Sans doute est-il opportun ici de rappeler ce que nous entendons par « événement ». Dans le sillage de Bernard Lamizet, nous considérons que « [L]e concept d'événement, étymologiquement, renvoie à la spatialité : en effet, il se fonde sur l'articulation de l'intériorité et de l'extériorité. L'événement désigne ce qui, en latin, *evenit*, vient du dehors. Le terme désigne donc un fait qui vient du dehors (*ex*) et qui entre à l'intérieur – à l'intérieur de l'espace de la communication, de l'espace spéculaire. Le concept d'événement désigne, ainsi, à la fois, l'espace de la relation, de la communication et de la médiation, défini par sa délimitation, par la fixation de ses limites, et un espace extérieur, d'où est issu ce qui arrive à l'espace dont on parle.<sup>14</sup> » Il y a donc une véritable événementialisation de la prise du Capitole à travers la manière dont certains membres du QAnon – principal mouvement dont se réclament les assaillants de l'édifice institutionnel garant d'une certaine démocratie – ont investi cet espace à haute teneur symbolique mais également par le traitement médiatique qui l'a prise en charge. La communauté QAnon, rappelons-le, est née sur le *web* en 2017<sup>15</sup> et regroupe à présent des milliers de membres principalement américains qui partagent la croyance selon laquelle Donald Trump est investi d'une mission de « sauveur du monde » à travers notamment l'idée de pourfendre une organisation souterraine de pédocriminalité. Le président sortant apparaît ainsi clairement comme leur chef de file. C'est ainsi lui qui aurait commandité la prise d'assaut du Capitole, en imaginant un dénouement au processus électoral en forme de *deus ex machina* qui lui aurait permis, pensait-il, de rester au pouvoir.

---

<sup>13</sup> Cf. « Assaut du Capitole par des partisans de Donald Trump », disponible à l'adresse suivante :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Assaut\\_du\\_Capitole\\_par\\_des\\_partisans\\_de\\_Donald\\_Trump](https://fr.wikipedia.org/wiki/Assaut_du_Capitole_par_des_partisans_de_Donald_Trump)

Consulté le 20.02.21.

<sup>14</sup> Cf. Bernard Lamizet, « La sémiotique de l'événement : une sémiotique de l'espace et du temps », 2011, HAL, archives ouvertes, halshs-00604452. Disponible à l'adresse :

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00604452/document>

Consulté le 20.02.21.

<sup>15</sup> « Tout commence le 28 octobre 2017 quand, sur le forum controversé 4chan, un mystérieux internaute sous le pseudonyme de « Q Clearance Patriot » (la lettre « Q » désignant l'habilitation secret défense aux États-Unis) crée une discussion intitulée « *The calm before the storm* » (« le calme avant la tempête »), titre choisi en référence à une déclaration du président Donald Trump aux journalistes. Le 6 octobre 2017, confronté à leurs questions à propos de cette tempête à venir, le président américain avait lâché une réponse énigmatique « *You will find out* » (« Vous verrez bien »). Prétendant évoluer dans les plus hautes sphères du pouvoir américain, « Q Clearance Patriot » entend révéler des informations secrètes. Pour cela, il alimente la discussion avec des séries de questions évasives (appelées « *drops* »), en invitant les internautes à opérer par eux-mêmes des rapprochements ; une technique classique des propagateurs de théories du complot. Une des théories fortes de « Q » veut que la « *tempête* » annoncée soit en fait la dissolution prochaine par le 45<sup>e</sup> président des États-Unis d'une organisation criminelle internationale de trafic d'enfants et de pédophilie, et dans laquelle seraient impliqués Hillary Clinton, Barack Obama, Georges Soros, la famille Rothschild et des stars hollywoodiennes. Rapidement, une communauté se forme autour de l'internaute mystère. Baptisée « QAnon » (mot-valise formé à partir de la lettre Q et de l'abréviation du mot « *anonymous* »), la communauté, forte de quelques centaines de membres, discute, débat et analyse divers indices disséminés par « Q », diffusant au passage des théories du complot farfelues. En quelques mois, ces théories du complot font de plus en plus d'adeptes. Ils sont désormais plusieurs milliers à relayer leurs analyses sans relâche sur YouTube, Facebook et d'autres réseaux sociaux. Une application mobile avait même été commercialisée avant d'être [retirée par Apple et Android en juillet 2018.](#) » (*Le Monde.fr* : [https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2018/09/24/qu-est-ce-que-qanon-le-phenomene-complotiste-visible-dans-les-meetings-de-trump\\_5359290\\_4355770.html](https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2018/09/24/qu-est-ce-que-qanon-le-phenomene-complotiste-visible-dans-les-meetings-de-trump_5359290_4355770.html). Consulté le 13.03.21).



Figure 2 : assaillants du Capitole pro-Trump

Apparaissent dans cette scène – au sens théâtral du terme – des membres de la communauté QAnon aux costumes variés dont la bigarrure n’est pas sans évoquer une certaine imagerie du folklore américain : de Davy Crockett à Tom Sawyer en passant par les étudiants des Collèges et universités américaines. C’est finalement un aperçu de la jeunesse issue de l’Amérique profonde qui nous est ici livrée. Les corps s’exposent dans leur diversité morphologique, à travers un vestiaire éclectique. Précisons ici que Jacob Anthony Chansley, plus connu sous le nom de Jake Angeli, « l’homme à tête de bison », peinturluré et tenant une lance au bout de laquelle se dresse le drapeau américain, a déclaré qu’« il faisait partie d’une action de groupe résonnant, avec d’autres ‘patriotes’ d’Arizona, à un appel du président à tous les ‘patriotes’ à venir à Washington le 6 juin »<sup>16</sup>. Se considérant comme un « guerrier spirituel », ce « loup du Yellowstone » est déjà connu pour avoir participé à de nombreux rassemblements pro-Trump à Phénix. Coiffé de ses cornes de bison, il se présente comme un « soldat numérique » de la mouvance Qanon<sup>17</sup>. Quelques couvre-chefs rouges convoquent un imaginaire révolutionnaire où les bonnets phrygiens ne seraient pas loin. Néanmoins, l’utilisation de ces casquettes écarlates est totalement dédiée à des fins anti-révolutionnaires de l’ordre établi – si ce n’est celui imposé par le nouveau scrutin qui « détrône » Trump au profit de Biden – puisqu’il s’agit au contraire d’imposer par la force le président sortant. Le rouge que l’on retrouve également sur le drapeau où le mot d’ordre « *Trump is my president* » nous rappelle le « drapeau politique et insurrectionnel, teint du sang des martyrs »<sup>18</sup>. Michel Pastoureau nous révèle en effet qu’« à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la symbolique du rouge s’enrichit d’une signification nouvelle, qui au fil des décennies va prendre le pas sur toutes les autres : le rouge politique. Né de la Révolution française, ce rouge grandit dans les luttes sociales du XIX<sup>e</sup> siècle européen puis prend une dimension internationale au siècle suivant, au point de confisquer à son seul profit la symbolique de la couleur. Dans de nombreux domaines, une sorte de synonymie s’établit entre le mot « rouge » et des adjectifs comme « socialiste », « communiste », « extrémiste », « révolutionnaire ». Jamais, au cours de l’histoire, une couleur n’avait incarné à ce point un courant idéologique [...] »<sup>19</sup> Néanmoins, ne nous méprenons pas : le rouge politique américain est celui du parti républicain. C’est incontestablement le sens de son emploi à travers les différents signifiants présents dans la capture analysée.

<sup>16</sup> Cf. *Le Monde.fr* : [https://www.lemonde.fr/international/article/2021/01/09/emeutes-au-capitole-plusieurs-figures-des-violences-au-congres-arretees-et-inculpees\\_6065753\\_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2021/01/09/emeutes-au-capitole-plusieurs-figures-des-violences-au-congres-arretees-et-inculpees_6065753_3210.html)

Consulté le 13.03.21.

<sup>17</sup> Cf. *Le Monde.fr* : [https://www.lemonde.fr/international/article/2021/01/09/emeutes-au-capitole-plusieurs-figures-des-violences-au-congres-arretees-et-inculpees\\_6065753\\_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2021/01/09/emeutes-au-capitole-plusieurs-figures-des-violences-au-congres-arretees-et-inculpees_6065753_3210.html)

Consulté le 13.03.21.

<sup>18</sup> Drapeau « que l’on pouvait retrouver sous la Révolution française, après la sanglante fusillade du Champ-de-Mars (17 juillet 1791). Cf. Michel Pastoureau et Dominique Simonnet, *Les couleurs expliquées en images*, Paris, Seuil, 2015, p. 52.

<sup>19</sup> Cf. Michel Pastoureau, *Rouge. Histoire d’une couleur*, Paris, Éditions du Seuil, 2016, p. 163.

Le rouge qui parcourt l'image fait ici écho à la colère « rouge » qui s'exprime par la prise du Capitole, comme un mouvement d'éclat inscrit cependant dans un mouvement plus vaste puisqu'un certain nombre de manifestations portées par les QAnon avaient déjà eu lieu. Cette invasion du Capitole se présente donc comme l'acmé d'un récit au plus long cours.

### De la dramaturgie des foules en colère

Malgré leur différence sensible, ne serait-ce qu'au plan de l'inscription dans la durée et du degré de légitimité à discuter, le mouvement des gilets jaunes comme le soulèvement des partisans de Donald Trump évincé dans la course à la présidence présentent une manifestation de la colère en acte non seulement à travers des corps individuels mais également par le truchement d'un groupe social.

En amont d'une analyse de la mise en scène médiatique de ces colères, il ne semble donc pas inutile de recadrer les modalités d'un passage de la colère individuelle à celle d'un groupe et d'une foule.

On sait que la colère se définit en priorité sur un plan individuel et subjectif. L'entrée en colère semble d'abord affecter une individualité. C'est une personne qui « pique une colère », cette expression attestant bien du caractère irruptif de la poussée d'humeur colérique. C'est bel et bien un sujet, une subjectivité qui est irascible. Mais cette aventure émotionnelle vécue par un sujet est-elle transposable à un groupe d'individus et à une foule. Et si oui, selon quelles modalités ? Il convient encore au préalable de garder à l'esprit ce qui différencie la foule d'un groupe, et plus particulièrement d'un groupe politique. Ainsi du terme « foule », car celui-ci ne présuppose pas de communauté d'intérêt installée a priori entre les individualités qui la composent, ce qui n'est évidemment pas le cas pour des groupes tels les gilets jaunes ou les partisans de Trump perdant les élections américaines de 2020. On pourrait admettre que ces groupes constituent en quelque sorte une foule de second degré : ils sont formés d'un ensemble d'individus aux intérêts variés mais qui peuvent se trouver mobilisés à l'unisson par une colère commune. Mais il convient de se souvenir de cette nuance importante de la colère politique : la cohésion du groupe a déjà pris forme en amont des épisodes « colériques ».

Ceci précisé et dans le cadre limité de cet article, nous nous contenterons de convoquer brièvement deux auteurs qui se sont penchés sur cette question, même s'il existe bien d'autres références possibles (notamment dans le domaine très riche de la psychologie sociale et de la sociologie des groupes). Il s'agit d'un psychanalyste (et pas n'importe lequel car c'est un certain Sigmund Freud) et un écrivain (et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit d'un prix Nobel de littérature) : Elias Canetti, auteur du best seller *Masse et puissance*<sup>20</sup>.

On sait que Freud était particulièrement bouleversé avec les grands mouvements de foule du début du XXe siècle qu'il voyait autour de lui et qui commençaient à être suivis de plus en plus « directement » par les médias de l'époque. On pense à la radio qui, à la fin de la vie du père de la psychanalyse, couvrait les clameurs d'une foule hystérisée par les discours d'Hitler. Très marqué par les travaux de Gustave Le Bon<sup>21</sup>, Freud constate que l'être humain est faiblement individué : il est une petite foule à lui tout seul (avec toutes les « instances » qui s'y bousculent et que le « moi » tente de gérer vaille que vaille). Par ailleurs, comme l'écrit Daniel Bougnoux dans son anthologie des sciences de l'information et de la communication : « *De plusieurs façons la marionnette humaine s'échappe à elle-même, se désarticule et refusionne périodiquement avec une totalité qui la dépasse : dans le sommeil, dans les bouffées affectives (...), dans les moments de contagion et d'état de masse dominant* ». <sup>22</sup> C'est la horde primitive et primaire... Freud précise : « *La foule nous apparaît donc comme une reviviscence de la horde originare. De même que l'homme des origines s'est maintenu virtuellement en chaque individu pris isolément, de même la horde originare peut se reconstituer à parti de n'importe quel agrégat humain* »<sup>23</sup>. L'image est presque trop belle : on ne peut s'empêcher de penser ici à celle de Jake Angeli,

<sup>20</sup> Elias Canetti, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, collection « Tel », 1960.

<sup>21</sup> Se reporter à Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, (1895). Réédition : Paris, Presses universitaires de France, Collection Quadrige, 1988.

<sup>22</sup> Daniel Bougnoux, p.260

<sup>23</sup> Sigmund Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi » (Massenpsychologie und Ich-Analyse)(1921), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1981 (nouvelle traduction).

l'homme à tête de bison déjà évoqué ci-dessus. Ce « soldat numérique »<sup>24</sup> de QAnon ayant tout de l'incarnation de la horde originaire.

Dans un mouvement inverse, Freud s'interroge solidairement sur le pouvoir et la force d'intégration et de cohérence de ce « *gros individu* » qu'est la foule (le « *gros animal* » de Platon). Lorsqu'un groupe social ou une foule « prend », comme on le dit d'une sauce ou d'une mayonnaise, elle devient capable d'agir « comme un seul homme ». Telle est la colère à l'unisson d'un groupe de hooligans. Telle est la fureur coagulée des individus pro-Trump marchant sur le Capitole.

### Entre puissance et régression ...

Certains axes de la pensée de Elias Canetti dans son essai *Masse et puissance*<sup>25</sup> peuvent à cet égard apporter un complément d'éclairage, même si l'auteur s'y oppose assez ouvertement à Freud et à Le Bon. Le premier de ces axes d'interprétation présente un double mouvement contradictoire. Lorsque la foule prend, elle est à la fois diminution, régression en même temps que valorisation et sur-puissance. Une foule répond, on le sait, à ce principe systémique bien connu : le tout que constitue la foule est bien plus que la somme des individus qui la constituent. C'est pourquoi la colère d'un groupe social, surtout lorsqu'il tend à devenir foule, n'a eu de cesse d'effrayer les pouvoirs de toute sorte. L'étendue du mouvement des gilets jaunes a obligé les responsables politiques, d'abord vaguement condescendants puis réellement inquiets, à tenter d'absorber cette colère. Celle-ci étant précisément un des facteurs affectifs qui crée le plus efficacement ce liant agglomérant, ce ciment qui unifie et lubrifie le groupe. On pourrait même émettre l'hypothèse que la colère représente l'humeur idéale pour effectuer la transition entre la singularité émotionnelle de l'individu et l'affect de groupe. Plus généralement, la colère semble surligner la porosité et absence de démarcation entre psychologie individuelle et psychologie sociale (la « *Massenpsychologie* », la plus ancienne psychologie de l'homme selon Freud).

Si les partisans de Donald Trump étaient déjà fédérés par la cause du trumpisme, les soupçons de fraude électorale ont créé un motif de colère et donné la force transgressive unitaire aux assaillant du Capitole. Et cette colère a mobilisé l'ensemble des corps prêts à en découdre. On peut aussi constater au passage que la mauvaise foi d'un groupe paraît apprécier la compagnie de la colère, les deux forces affectives tendant à se répondre et à se démultiplier. En prenant un certain recul, on peut même constater que, dans les mouvements politiques qui ont pris, l'élan de la croyance et de la foi semblent directement solubles dans la colère. Ou si l'on préfère, la foi peut servir d'alibi affectif pseudo raisonnable à l'explosion de la colère, en obéissant par là à cette circularité tautologique : j'y crois, donc ma colère est légitime. Je me fâche, car ma foi est légitime. Pareille tautologie pouvant même servir d'argumentaire a posteriori : j'y croyais, donc je me suis fâché / je se suis fâché, donc j'y ai cru...

Ces dernières remarques nous ramènent directement à l'autre pôle du curseur de Canetti : si une foule *prend*, sa puissance n'a d'égal que la baisse de vigilance et de conscience rationnelle des individus qui la composent. La foule qui prend est régressive : sur le plan intellectuel, les individus qui la constituent ne possèdent qu'une conscience diminuée de ce qu'ils sont « embarqués » à commettre, des actes « subversifs » à travers les comportements excessifs de leurs corps en colère. D'où la quasi incrédulité des lendemains, du moins pour certains acteurs. « *Je ne comprends pas comment on a pu en arriver là !* », « *on a peut-être été trop loin* », concèdent — à l'occasion de micros-trottoirs dont les médias classiques raffolent en de telles circonstances —, certains gilets jaunes, au lendemain de la « prise de l'Etoile » ou de l'incendie de la mairie de Bonnet dans le Loiret<sup>26</sup>. À cet égard encore, certains procès de hooligans violents sont édifiants. Ils laissent souvent apparaître, derrière le groupe qui *a pris* à l'occasion d'une manifestation de colère (un match perdu, une erreur d'arbitrage, la sale gueule des supporters d'en face...), des individualités qui ne sont pas forcément des délinquants, mais des citoyens plutôt bien intégrés socialement et souvent bons pères de famille<sup>27</sup>.

<sup>24</sup> Voir par exemple : <https://plus.lesoir.be/347990/article/2021-01-09/assaut-du-capitole-jake-angeli-lhomme-la-tete-de-bison-ete-arrete>

<sup>25</sup> Elias Canetti, *Masse et puissance* (1960), trad. de Robert Rovini, Paris Gallimard, Tel, 1986.

<sup>26</sup> Ces deux événements largement désapprouvés par la grande majorité des gilets jaunes, pacifistes, ont été perpétrés respectivement par 17 « gilets jaunes » le 1<sup>er</sup> décembre 2018 (« prise de l'Etoile ») et par 3 individus dans la nuit du 19 au 20 décembre 2018 (incendie de la Mairie de Bonnet).

<sup>27</sup> Se reporter par exemple au procès des 26 hooligans tenu à Bruxelles en octobre 1988, après le drame du Heysel ayant fait 39 victimes. Voir entre autres les archives de l'INA : <https://www.youtube.com/watch?v=Z3W8YSASljo>





Figure 3 : Des Gilets jaunes présents sur la place de la Bastille.

Visages masqués – sans doute afin de conserver une forme d’anonymat en poursuivant un processus de neutralisation de l’identité individuelle au profit d’une identité collective en colère incarnée par le mouvement des gilets jaunes –, les corps ici exposés présentent la particularité de se montrer bras en l’air, métaphore corporelle d’une conquête de pouvoir, celui sans doute de la liberté retrouvée dans l’espace public de la rue, dans laquelle s’affrontent forces de l’ordre – en témoignent les éléments indiciels de la fumée des bombes lacrymogènes – et êtres sociaux qui ont rejoint les revendications portées par les gilets jaunes.

Revenons-en à l’analyse proposée par Elias Canetti. Dans un second axe de son développement, il met en évidence une ambivalence en tension qui, une fois encore, s’adapte bien à la colère des corps dans un environnement de foule politisée. Pour l’individu qui y participe, la foule est à l’évidence extérieure à lui, même si son corps est immergé dans la dynamique du mouvement collectif. Mais, plus original, par un curieux phénomène d’intériorisation et d’absorption, la foule existe et palpite aussi dans le corps et l’esprit de l’individu « enfoulé ». Tout se passe comme si la foule contenait l’individu qui elle-même contient la foule : « *J’avais été saisi par la masse, c’était une ivresse, on se perdait soi-même, on s’oubliait, on se sentait immensément vaste et en même temps emplie ; quoique l’on sentît, on ne le sentait pas seulement pour soi [...], on avait besoin de cette expérience d’altruisme [...]* ». <sup>28</sup> A fortiori au cours des exaltations colériques des gilets jaunes et des partisans de Trump, l’affect sous pression d’un collectif en fusion est intériorisé par chaque participant, ce qui à la fois le rassure et lui confère la force de se surpasser.

### Le récit spectaculaire de la colère collective

Ces corps en colère des deux groupes observés n’ont pu imposer leur « être-là » à une large échelle que par leur médiatisation, pour ne pas dire leur surmédiatisation. Mais il faut aussi souligner que cette mise en média, en image et en son, relaye et déploie une sorte de pré-formatage médiatique par la mise en récit, la mise en intrigue, voire la scénarisation. Un constat s’impose d’emblée, la colère se prête bien au narratif ; elle porte au récit. Et lorsqu’elle gagne une collectivité en acte, elle constitue plus que jamais un bon objet narratif. Le récit y profite en effet d’une excellente complicité avec la mise en spectacle et sa conséquence : le *spectaculaire*. La colère mérite donc d’être abordée sous l’angle de sa *narratogénie*<sup>29</sup>, soit sa propension à générer du narratif. Celui-ci transparait déjà sur le plan de la terminologie. Ainsi, les jeunes francophones d’aujourd’hui utilisent volontiers l’expression « avoir la

<sup>28</sup> Roger Gentis, *La Folie Canetti*, Parsi, Maurice Nadeau, 1992, p. 80.

<sup>29</sup> Sur le concept de narratogénie, on peut se référer à Philippe Marion, « Les images racontent-elles ? Variations conclusives sur la narrativité iconique », in *Image et narration*, *Recherches en communication* n°8, Louvain-la-Neuve, 1997 (pp. 129-148) <https://pdfs.semanticscholar.org/1d44/0802414f3dd65aea7d63b9432dfe61a4ead2.pdf>

Ou encore : Philippe Marion, « Images de l’ivresse / la griserie. Disjonction et musicalités corporelles », in *Mei N°*  
<sup>23</sup> *Le corps, le vin et l’image*, 2005 : « Par narratogénie, j’entends la bonne disposition que possède un thème ou une situation à épouser une dynamique narrative, à s’inscrire et à se fondre dans l’articulation d’un récit ».

rage ». Ce dernier terme a le mérite de verbaliser une sorte de climax du scénario de la colère, car la rage en signifie l'explosion agressive. Il faut préciser que, étant banalisée par son usage de plus en plus courant, la rage tend à perdre ce coefficient paroxystique pour devenir un simple synonyme de colère. Il reste que cette inflation sémantique est intéressante en elle-même : elle signifie peut-être que, dans nos sociétés, la rage sociale est tellement omniprésente qu'elle s'est banalisée. A l'instar de la rage des gilets jaunes, soutenue dans une forme de permanence. Par contre, le mot garde son sens premier de climax explosif, dans l'événement ponctuel de la prise du Capitole en janvier 2021.

On pourrait continuer notre réflexion sur le ferment narratif des appellations en examinant la manière dont on nomme les ensembles d'individus mobilisés par une cause politique (ou autre). Ainsi de la nuance connotative qui distingue « groupe » et « mouvement ». À la différence du premier, le second mot exprime une quête de mobilité, d'avancée vers un but à atteindre. Le mouvement implique comme une volonté de gérer l'espace-temps. Et tout récit commence par là. Et ne peut que se terminer par là. L'inertie est ontologiquement inconciliable avec le narratif. Le mouvement des gilets jaunes qui scande sa propre légende en se démultipliant en « actes » l'atteste à suffisance. Et rappelons-nous que le mot « légende » lui-même suggère la narrativité d'un mouvement vers un but ; étymologiquement, la légende contient une prescription de lecture, d'interprétation : voici *ce qui doit être lu...* Ce qui implique presque une conscience, une stratégie qui ne semble guère compatible, à première vue, avec la spontanéité hirsute de la colère. Mais cette contradiction apparente, pourrait justement apporter un élément de réponse dans la description narrativisante des gilets jaunes. Ce mouvement décomposé en actes obéit peut-être moins à la dynamique du climax narratif qu'à celle de la continuité, du flux, ce qui correspondrait alors moins à l'éclatement d'une colère-fureur-rage qu'au mouvement perpétuel d'une *colère sourde*. Ou si l'on préfère cette formule plus métaphorique : *une colère de ronds-points*. Car la colère sourde, implique, un maintien du couvercle sur la marmite à pression. Le récit complémentaire tenant alors dans cette interrogation programmatique : comment soulever le couvercle pour laisser échapper des cristallisations de « rage » par ci par là, à des moments choisis et pour des médias preneurs.

Sur un plan narratologique, cela suggérerait encore la présence surplombante et flottante d'une instance que l'on pourrait qualifier de « grand imagier »<sup>30</sup> de la colère, qui ne serait pas le grand imagier des médias, mais une sorte de méga-narrateur (peut-être collectif ?) contrôleur du couvercle de la colère et gardien de la praxis théâtralisée des actes des gilets jaunes. Dans le cas de l'assaut du Capitole, le méga-narrateur pourrait – mais ce n'est sans doute pas aussi simple – être incarné directement par Donald Trump, lui-même gardien du programme colérique fixé : « *On ne va pas en rester là ! Rendez-vous au Capitole !* ». Du côté des médias, le *grand imagier* - méga-narrateur correspondrait à cette instance qui distille et commente la mise en actualités spectaculaires des manifestations des corps en colère. L'instance qui laisse voir et entendre ce qui lui convient de voir et d'entendre, dans la double responsabilité d'informer et d'assurer par le spectaculaire son audimat concurrentiel. Question facile mais dont la réponse est loin de l'être : que se passe-t-il quand ces deux grands imagiers se rencontrent, et que leurs quêtes mutuelles se rapprochent voire fusionnent ? N'oublions pas, indice révélateur, que la dramatisation en actes des gilets jaunes s'est trouvée d'emblée acceptée et relayée par nos médias d'information. Du moins nos médias mean stream qui ont toujours apprécié cette manière rassurante (et contrôlable) de baliser le temps du monde.

### **La colère : une narration qui s'ignore ?**

Mais revenons à la colère comme programme narratif intrinsèque. Impossible d'ignorer la *narratogénie* de la colère. Celle-ci réalise, pour ainsi dire, un scénario-type à elle toute seule. Elle passe traditionnellement par les phases successives suivantes : perturbation initiale/ tension/ montée en puissance/ instant prégnant/ climax (avec passage éventuel à la décharge violente) / retombées / retour à une forme d'apaisement retrouvé, non sans quelques dégâts collatéraux plus ou moins importants. Voilà ce qui correspond à peu près exactement aux phases du récit minimal pour la narratologie classique (se reporter notamment au fameux « schéma quinaire » des narratologues structuralistes). On pourrait sans trop de risque soutenir que la colère est entièrement soluble dans le narratif et vice-versa.

---

<sup>30</sup> Le *Grand imagier* ou le *Maître de cérémonie*,... Cette expression a été proposée dès 1964 par Albert Laffay pour répondre à cette question de narratologie cinématographique : quand on regarde un film quoi ou qui nous permet de voir et de comprendre l'action de ce film ? Albert Laffay, *Logique du cinéma*, Paris, Masson, 1964.

Si ce programme narratif s'adapte à la fois aux individus et aux foules en colère, l'expérience collective apporte néanmoins des variantes dignes d'intérêts. Ainsi dans le récit global de la colère propre à une émeute ou à une manifestation d'un mouvement politique, il y a ceux qui exagèrent plus que... ceux qui exagèrent. Ceux pour qui la colère outrepassa le « raisonnable », c'est-à-dire le *vraisemblable* de la colère. On retrouve alors la photogénie des parcours individuels, celle de ceux qui pètent les plombs et expriment la rage au sens premier. L'homéostasie colérique du groupe permet et favorise sans doute ces irruptions transgressives de quêtes héroïques individuelles.

Une narratologie des groupes en colère permet encore d'ouvrir le champs aux récits de réticences et de résistance qui, au bout du compte, honorent l'identité morale du mouvement ou du groupe. Soit ce sous-récit récurrent dans la couverture médiatique des foules en colère, correspondant souvent à un sursaut de conscience individuelle dans la galvanisation aveugle de l'ire collective : quelqu'un s'inquiète du trop loin, du trop fort de la colère et le manifeste dans son comportement. Il faut sauver ce flic en difficulté, au bord d'être livré au lynchage collectif... Au cours de l'assaut du Capitole, un gardien à la limite de la suffocation est sauvé par l'appel à l'aide d'un des manifestants. Lors de l'insurrection de l'Etoile, la scène du policier anti-émeute finalement protégé par une poignée de gilets jaunes concrétise ces récits parallèles de résistance dont raffolent aussi les médias. Cela signifie que dans la foule ivre de sa puissance, il existe des poches de résilience individuelle. Des corps-sujets qui parviennent à se dé-fusionner du groupe pour actualiser leur conscience morale singulière. De telles histoires vont chercher profond dans le double fond de nos images et de nos récits. On y perçoit, par exemple des échos du programme narratif du bon larron crucifié, celui qui dit à son copain sur la croix, de l'autre côté du Christ : arrête de le charrier ! Soit ce passage issu de l'apôtre Luc : « *L'un des malfaiteurs suspendus à la croix l'injurait : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi. Mais l'autre, le reprenant, déclara : « Tu n'as même pas crainte de Dieu, alors que tu subis la même peine ! Pour nous, c'est justice, nous payons nos actes : mais lui n'a rien fait de mal »*<sup>31</sup> Ou encore, du côté de la fiction : *Trainspotting*. Lorsque ses copains osent suggérer à Francis Begbie qu'il va trop loin dans le déchaînement de violence gratuite qu'ils partagent pourtant.

Ce sont là des héroïsmes discrets, comme à rebours du tsunami de la colère ambiante mais qui offrent en retour une consistance humainement plus complexe — et donc davantage de crédibilité médiatique — aux récits de colère collectives.

Voilà qui nous permet d'amorcer une esquisse de conclusion au présent article. Une conclusion toute provisoire et en forme d'ouverture.... Il nous resterait en effet, pour compléter cette lecture des corps en colère politique, à aborder plus frontalement la question vaste et complexe de la médiatisation. Car les deux cas d'application choisis ont littéralement saturé nos médias d'information et nos réseaux sociaux, surtout dans ces moments de climax colériques évoqués ci-dessus. Il semble ainsi que l'imagerie de ces événements oscille entre l'objectivité feinte, celle des caméras de surveillance, et la subjectivité assumée, celle des captations à chaud *via* smartphones, GoPro ou autres caméras-prothèses. La colère d'un mouvement politique étant elle-même une explosion à chaud, on peut supposer que cette captation/retransmission chaotique, brute et immersive lui convient bien. C'est plus largement la question de la *répartition médiagénique* des représentations des corps en colère... Suite au prochain acte !

---

<sup>31</sup> Saint Luc, 23, 39-438